24576

LISBETH

OU

LA CINQUANTAINE

OPÉRA COMIQUE EN DEUX ACTES

PAR

JULES BARBIER

MUSIQUE DE

MENDELSOHN

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Lyrique Impérial, le 9 juin 1865.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

Digitized by Google

Distribution de la pièce.

LE BOURGMESTRE.....	MM.	WARTEL.
KAUTZ, colporteur.....		PETIT.
HERMANN, officier, fils du bourgmestre.		FROMANT.
MARTIN, veilleur de nuit.....		CH. POTIER.
LISBETH, nièce et pupille du bourgmestre,	Mmes	FAURE-LEFEBVRE.
URSULE, femme du bourgmestre.....		DUCLOS.

BOURGEOIS, BOURGEOISES, PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. ARSÈNE, régisseur du Théâtre-Lyrique.

La partition se trouve chez M. Gérard, éditeur, rue de la Chaussée-d'Antin, 1.

Le droit de propriété ayant été garanti par l'accomplissement des formalités exigées par les traités internationnaux, la représentation de *Lisbeth* sur les théâtres étrangers est interdite, à moins d'une autorisation formelle et par écrit de l'auteur.

Digitized by Google

LISBETH

OU

LA CINQUANTAINE

ACTE PREMIER

Une place de village. A droite, la maison du bourgmestre. A gauche, un cabaret.

SCÈNE PREMIÈRE

URSULE, seule. Elle est assise près de la porte devant son rouet.

BALLADE.

I

On m'a conté qu'au temps jadis,
En sa craintive tendresse,
Une reine cacha son fils
Sous des habits de princesse.
Dans un château
Le damoiseau
Filait tout le jour au fuseau...
Jeunesse qui brises ta chaîne
La prudence est vaine!
Dieu te mène!

II

Un chevalier vint en passant,
Qui portait épée et lance
Et le jeune homme frémissant,
Vers les armes s'élance.
La reine, hélas!
Pleurant tout bas
Le voit s'armer pour les combats!...
Jeunesse qui brises ta chaîne
La prudence est vaine;
Dieu te mène!...

(Lisbeth paraît au fond, un panier plein de fleurs à la main, et accourt vers Ursule.)

Digitized by Google

SCÈNE II

URSULE, LISBETH.

LISBETH.

Quoi ! chère tante !... encore cette triste chanson. Est-ce là ce qu'il faut chanter la veille d'une fête comme celle de demain ?

URSULE.

Ah ! je pense à mon pauvre Hermann ! voilà cinq ans qu'il nous a quittés pour se faire soldat malgré la volonté de son père, malgré mes prières, et aussi malgré tes beaux yeux qui auraient dû le retenir ! Que fait-il maintenant ? où est-il ?

LISBETH.

Sur quelque glorieux champ de bataille, sans doute, entraînant ses camarades au combat et faisant des prodiges de valeur, en brave soldat qu'il est.

URSULE.

Oui, pour en revenir avec des béquilles

LISBETH.

Fi donc! mon cousin Hermann avec des béquilles!... plus grand, plus brun, plus beau que jamais au contraire, et faisant piaffer son cheval pour me faire honneur !... ne verrez-vous jamais le côté brillant des choses ? non, bonne tante, aujourd'hui surtout vos tristes pressentiments ne me gagneront pas !... nos plus joyeux airs de danse me tourbillonnent dans la tête ! Et puis, j'ai rêvé de guirlandes toute la nuit dernière ! des guirlandes, rien que des guirlandes d'un bout à l'autre du village ; comment voulez-vous après cela qu'il soit arrivé malheur à Hermann?

URSULE.

Hélas! il y a six mois que le messager ne nous a rien apporté de lui !

LISBETH.

Qu'importe, s'il veut nous surprendre.

URSULE.

Et qui sera le plus surpris, s'il te retrouve mariée à M. Fritz, et devenue madame Fritz pour le reste de tes jours?

LISBETH.

Oh ! pour cela, soyez sans inquiétude, chère tante ! je sais à merveille les beaux projets de mariage que mon tuteur a formés pour moi. Je sais que M. Fritz arrive tout

Digitized by Google

exprès demain de la ville voisine pour m'épouser; mais ce que je sais mieux encore, c'est que je le déteste, sans le connaître; que je le détesterai bien plus encore quand je le connaîtrai; que j'aime mon cousin Hermann, et que je ne serai jamais madame Fritz.

URSULE.

Dieu t'entende, chère enfant !... Mais tu connais ton tuteur, quand il a mis une chose dans sa tête il n'en démord pas facilement.

LISBETH, riant.

Et quand j'ai mis une chose dans la mienne, donc? croyez-vous qu'au fond du cœur mon cher tuteur m'en voudra beaucoup de refuser son M. Fritz, pour rester fidèle à ce fils ingrat qu'il accuse tout haut, mais à qui je suis bien sûre qu'il pardonne tout bas !.. Ah ! si mon rêve ne mentait pas ! si Hermann allait tout à coup reparaître ici dans son bel habit d'officier, comme le passé serait vite oublié, et comme il y aurait plaisir à voir M. Fritz s'en retourner d'où il vient !

URSULE.

Tais-toi !... tais-toi !

LISBETH.

Qui sait ? un jour comme celui-ci est un jour de joie et d'espérance... Il y aura cinquante ans demain que mon tuteur est le bourgmestre de ce village ! Il y aura vingt-cinq ans qu'à pareil jour vous êtes devenue sa femme !... tout le monde se prépare à célébrer comme il faut cette grande fête, et mon cousin est bien capable d'avoir adroitement choisi ce jour-là pour son retour !

DUO.

LISBETH.

Allons! allons! un peu d'espoir!
Plus de tristesse amère!
Bientôt nos yeux pourront le voir,
O bonne et tendre mère!
C'est jour de fête, et pour demain
Je veux des fleurs sur le chemin!
Cueillons les roses
Fraîches écloses !
Soucis moroses
N'attristez pas,
Nos doux ébats !
Tout se prépare
Fleurs et guitare,
Chants et fanfare,
Danse et repas!

Digitized by Google

URSULE, à part.

O peine extrême
Cruel souci!
Le fils que j'aime
N'est pas ici !
N'attristons pas son front joyeux !
Cachons nos larmes,
Cachons nos larmes à ses yeux!
La douce ivresse
De la jeunesse
Rit dans ses yeux !

ENSEMBLE.

Demain, c'est jour de fête !
Plus de regrets! plus de souci!
Il faut que tout s'apprête.
Demain nous allons voir ici,
Tous nos amis en fête!

(Elles entrent dans la maison de droite.)

SCÈNE III

KAUTZ, seul. (Il paraît au fond, sa balle de colporteur sur l'épaule, et descend gaîment en scène.)

Ho ! ho! (Il respire bruyamment.) Ha ! ha ! je sens une odeur de gala par ici !... quelque chose comme un parfum de jambons, de gâteaux tout frais et de vieilles bouteilles qu'on vient de tirer de la cave !... m'est avis que je ferai bien de m'arrêter un peu dans l'endroit que voilà! (Il pose sa balle sur un banc, ôte son chapeau et s'essuie le front avec son mouchoir) Débarrassons-nous pour l'instant de mâ balle de colporteur et reprenons haleine avant de nous remettre en route... Le plaisir d'abord, le commerce ensuite !... allons, Kautz, mon garçon, il ne sera pas dit qu'on aura festoyé sans toi dans ce pays-ci !... (Apercevant Martin qui paraît au fond.) Quelqu'un!... essayons de lier connaissance !... (Il rajuste son habit et se tient à l'écart.)

SCÈNE IV

KAUTZ, MARTIN.

MARTIN, à la cantonnade.

C'est bon !... c'est bon !... je ne suis pas une oie, que diable ! (Il s'avance, une lettre à la main.) Je vais la lui remettre incontinent. Ne dirait-on pas que je ne sais plus ce que c'est qu'une lettre !

KAUTZ, le chapeau à la main.

Bonjour, monsieur.

Digitized by Google

MARTIN, lui rendant son salut sans le regarder.

Serviteur. (A part.) Je frappe à la porte; on m'introduit ; je donne mon papier et je m'en retourne boire un coup. Voilà toute l'affaire.

KAUTZ.

Monsieur, je vous salue.

MARTIN.

Bonjour. (Il se dirige vers la maison du bourgmestre.) En la tenant toujours à la main, c'est bien le diable si j'oublie...

KAUTZ, se levant.

Pardon !...

MARTIN.

Ne me faites pas causer... pas plus tard que l'autre semaine, monsieur, on m'avait chargé comme aujourd'hui de remettre une lettre à quelqu'un d'ici... c'était un billet très-pressé, ma foi, très-pressé!... je le tenais à la main et j'allais le porter à son adresse lorsque je rencontrai sur ma route un de mes bons amis, maître Kauffmann... le sonneur... qui m'apprit que sa femme venait de donner le jour à son douzième enfant !...oui, monsieur !... le douzième petit Kauffmann venait de naître!... Et le brave homme en pleurait de joie et d'orgueil !... si bien que je ne pus me dispenser de lui adresser quelques compliments de circonstance... et de lui offrir de vider un pot de vin en l'honneur de la dame... mais le diable fit qu'en prenant mon verre... cette maudite lettre passa, je ne sais comment, de ma main dans la poche de ma veste... où je l'oubliai tout à fait jusqu'au dimanche suivant... (Tout en parlant il met la lettre dans sa poche.) Or je ne veux pas, vous comprenez bien, que pareille chose m'arrive une seconde fois, car je finirais par passer pour une bête et j'y perdrais ma place de veilleur de nuit qui me vaut soixante bons thalers par année, et qu'on sait héréditaire dans la famille des Martin depuis le règne de l'empereur Barberousse... c'est pourquoi je vous salue.

KAUTZ, arrêtant Martin.

Eh! que diantre! deux mots seulement.

MARTIN.

Deux mots, soit !... mais pas davantage... car encore faut-il être poli avec les étrangers. Monsieur est étranger?

KAUTZ.

Oui, je voudrais...

MARTIN.

Monsieur voyage pour son plaisir, peut-être?

Digitized by Google

KAUTZ.

Non, je...

MARTIN.

Pour ses affaires ?

KAUTZ.

Oui, je...

MARTIN, comme frappé d'une idée.

Ah !

KAUTZ.

Quoi?

MARTIN.

Je vois ce que c'est !.. vous êtes le futur ?...

KAUTZ.

Plaît-il?

MARTIN.

Le futur...

KAUTZ.

Quel futur ?

MARTIN.

Oui, oui, faites donc le discret ! M. le bourgmestre l'a dit à tout le monde.

KAUTZ.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

MARTIN.

Qu'il vous attendait, parbleu !... seulement il ne vous altendait que demain.

KAUTZ.

Pourquoi faire ?

MARTIN.

Comment, pourquoi faire ? pour vous donner sa nièce... puisque je vous dis qu'on le sait !... Elle est jolie au moins.

KAUTZ.

Ah !

MARTIN.

Au fait, quand vous êtes venu ici pour la dernière fois ; tenez ! je me le rappelle comme si c'était hier, vous étiez blond, avec une petite mine chiffonnée !... c'était pour la noce de M. le bourgmestre !... il y a vingt-cinq ans de cela !... eh bien, mademoiselle Lisbeth en a dix-huit... qui de vingt-cinq retranche dix-huit... il est certain que vous ne la reconnaîtrez pas !

KAUTZ.

Dame ! non !

Digitized by Google

MARTIN.

Et vous donc ?... si vous croyez que M. le bourgmestre va vous reconnaître !

KAUTZ.

Il ne m'a donc pas revu ?...

MARTIN.

Bon !... vous le savez bien !...

KAUTZ.

C'est juste !... et comment est-ce que je me nommais dans ce temps-là ?

MARTIN.

Belle question !... Comment vous nommez-vous aujourd'hui ?

KAUTZ, riant.

Oui, comment ?

MARTIN.

Fritz, n'est-ce pas ?

KAUTZ.

Parbleu !

MARTIN.

Eh bien ! vous vous nommiez Fritz.

KAUTZ.

C'est clair !

MARTIN.

Il paraît que nous aimons à rire, mon gaillard ?

KAUTZ.

Et vous ?...

MARTIN.

Moi aussi !... et à boire donc !...

KAUTZ.

Oui, en mangeant.

MARTIN.

Même sans manger !... vous verrez la belle fête !

KAUTZ.

Quelle fête ?...

MARTIN.

Celle de demain, bien sûr. Ah ! monsieur, il serait trop long de vous énumérer toutes les choses délicates, pâtés, hures, saucisses, boudins, cochons de lait bouillis et gâteaux de toutes sortes qui ont été préparés pour cette occasion mémorable ! vous verrez ! vous verrez !...

Digitized by Google

KAUTZ, attendri.

Oui ! oui !... ah ! c'est demain...

MARTIN.

C'est demain que le gouvernement paternel de notre bon, de notre excellent bourgmestre aura atteint sa cinquantième année, et comme il a juré de marier sa nièce ce jour-là, vous comprenez, autant vous qu'un autre !...

KAUTZ.

Il est certain que...

MARTIN.

Ah ! si le cousin avait été là !...

KAUTZ.

Ah ! dame !... si... quel cousin ?...

MARTIN.

Le soldat !...

KAUTZ.

Oui, au fait le... Quel soldat ?

MARTIN.

Le fils de M. le bourgmestre !

KAUTZ.

C'est vrai !... le fils... Et comment est-il son cousin ?

MARTIN.

Mais non ! le cousin de votre future !

KAUTZ.

Ah ! oui !...

MARTIN.

Mais puisqu'il n'y est pas !...

KAUTZ.

C'est évident !...

MARTIN.

Vous prenez sa place.

KAUTZ.

Voilà !...

MARTIN.

Enchanté, monsieur, d'être le premier à vous faire mon compliment.

KAUTZ.

Il n'y a pas de quoi, monsieur !

MARTIN.

Mais si !... mais si !... (Se tournant vers la gauche.) Tenez !

Digitized by Google

regardez-moi d'ici l'animation qui règne déjà autour des fourneaux du *Lion d'or*.

KAUTZ.

Ah ! c'est là ?...

MARTIN, se tournant vers la droite.

Et de ce côté, jetez-moi les yeux sur cette jolie fille qui trotte dans la maison de M. le bourgmestre.

KAUTZ.

Ah ! diantre !... une vraie rose de mai !...

MARTIN.

N'est-ce pas ?... allons ! faites votre cour, monsieur Fritz ! je vous laisse... aussi bien ai-je moi-même à... à... (Se parlant à lui-même.) Au fait ! qu'est-ce que j'étais donc venu faire ici, moi ?

KAUTZ.

Plaît-il ?...

MARTIN.

Rien ; je... c'est singulier, il me semblait... non !... ma foi ! je ne sais plus !... ma femme le sait peut-être... A demain, monsieur Fritz.

KAUTZ.

A demain !...

MARTIN, en s'en allant.

Je n'étais pourtant pas venu ici pour rien, que diable !... (Il sort.)

SCÈNE V

KAUTZ, seul.

Et ce festin, cette taille, ces pâtés, ces yeux, ces gâteaux, ce sourire, cette profusion de morceaux délicats... tout cela serait pour M. Fritz, pour l'exécrable M. Fritz, un homme que je vois d'ici, laid, rouge et bête ! tandis que moi, Kautz, le beau, le joyeux, l'aimable Kautz, je me verrais réduit à la portion congrue !... Non !... il ne sera pas dit que ce vieux bavard m'aura baptisé du nom de Fritz pour rien !... Fritz il m'a nommé ! Fritz je veux-être !... au moins, jusqu'à ce que l'autre arrive !... et qui sait ?... d'ici-là j'aurai peut-être le temps de lui rogner sa part ! les plats vont vite et les fleurettes aussi !... Allons ! allons ! la contrebande n'est pas pour faire peur à maître Kautz... un peu de gaîté, beaucoup d'impudence et voilà de quoi nous distraire pendant un jour

Digitized by Google

ou deux !... la voici qui vient !... allons nous mettre sous les armes !... je veux lui ramener un Fritz tel qu'elle n'en a jamais vu dans ses rêves. (Il reprend sa balle de colporteur et entre dans l'hôtellerie.)

SCÈNE VI

LISBETH seule, elle sort de la maison de droite et range le rouet d'Ursule.

Non ! non ! ce n'est pas aujourd'hui que je veux m'affliger !... je ne sais d'où me vient ma gaîté, ma confiance, mais il me semble qu'il y a un bonheur dans l'air !... et ce n'est pas monsieur Fritz assurément !... Oui, je me figure parfois que je suis une bonne fée, et qu'il me suffira d'un coup de baguette pour faire tomber Hermann dans les bras de ceux qui l'aiment. Hélas ! que recevrait la bonne fée pour sa peine ? quand les gens voyagent de par le monde ils perdent si aisément la mémoire !

COUPLETS.

Combien, dans la nuit brune,
S'en vont sous d'autres cieux,
Poursuivant la fortune
Qui les attend chez eux !
Lorsque la lune brille,
Quand murmure le vent,
Ils vont, ô jeune fille,
Toujours, toujours rêvant !

Le ciel pour les conduire,
Veut éclairer leurs pas ;
La brise semble dire :
Le bonheur est là-bas !...
Mais en vain l'astre brille !
En vain gémit le vent !...
Ils vont, ô jeune fille,
Toujours, toujours rêvant !

Mais voilà que je soupire à présent, comme si ce n'était pas demain jour de fête !... Et les guirlandes !... et les bouquets !... et les gâteaux !... Ah ! Dieu !... j'ai assez à faire sans perdre le temps à rêver. (Kautz est sorti de l'hôtellerie, paré d'un habit d'une élégance exagérée et ridicule, et s'est approché tout doucement de Lisbeth.)

SCÈNE VII

KAUTZ, LISBETH.

KAUTZ.

Pardon ! mon bel ange ! ne fuyez pas si vite ! on a deux mots à vous dire.

Digitized by Google

LISBETH, se retournant.

Monsieur!...

KAUTZ.

J'avais deviné au tiraillement de ma paupière droite que j'allais voir quelque article rare et superfin !... mais, par ma foi ! je ne me doutais pas de la réalité des choses !

LISBETH.

Excusez-moi, monsieur, mais je n'ai pas une minute à perdre !

KAUTZ.

A perdre! Le mot est vif, fleur des champs! me prenez-vous pour un trouble-fête ?... Fi !... vous ne me ferez pas cette injure quand vous me connaîtrez davantage, primevère !... Voyons ! de quoi s'agit-il? des apprêts de la fête, n'est-ce pas ?... Employez-moi, disposez de moi !... personne ne s'entend mieux que moi à ces sortes de choses, joli bouton d'or !... à cela près que le bouton d'or est jaune, et que vous êtes rose comme une rose et blanche comme un lys !

LISBETH, à part.

Voilà un étrange original.

KAUTZ.

Or ça, mon églantine, quel est votre programme ? car encore faut-il un programme! Vous n'en avez pas ?... J'en étais sûr !... des illuminations?... point!... des transparents?... non plus !... des marionnettes ?... de même... des torches ?... pareillement... un mai ?... pas préparé... des fusées ?... néant... Je parie que vous n'avez pas même de ballon !...

LISBETH.

Un ballon !...

KAUTZ.

Et vous voulez célébrer des jubilés, fleur d'acacia ! rendez grâce au ciel qui m'a fait arriver à temps. C'est moi qui vous préparerai tout cela !... c'est moi qui vous montrerai comment l'on tourne, roule, marche, se met en file, part du pied droit, repart du pied gauche, saute, valse, polke, danse, et de ci, et de là, hop !... hop !...

LISBETH, à part.

Serait-il fou ?

KAUTZ, à part.

Éblouissons-la !...

Digitized by Google

AIR.

Toujours content,
Toujours chantant,
Toujours sautant
Et bien portant,
D'un bout du monde à l'autre bout,
J'ai ri, chanté, dansé partout!

La cachucha,
La mazurka,
La redowa,
Et la polka;
Le bolero,
Le fandango,
Le rigodon,
Dig, don, din, don,
Je connais tout,
Je danse tout,
Aimé partout
Des gens de goût!

Toujours content,
Toujours chantant,
Toujours sautant,
Et bien portant,
J'ai passé mes nuits et mes jours
Entre la danse et les amours!
Fi du chagrin!
Mon gai refrain
A mis en train
Les fils du Rhin!
Par le doux charme de ma voix,
Que j'ai séduit de frais minois!...

Pas écossais,
Russe ou français,
Je vous dansais
Avec succès!
En maints tournois,
Comme autrefois
Je vaux encor,
Mon pesant d'or!
Et le quadrille,
O jeune fille,
Il faut m'y voir,
Danser ce soir!
Je connais tout,
Je danse tout,
Aimé partout
Des gens de goût!

Toujours content,
Toujours chantant,

Digitized by Google

Toujours sautant,
Et bien portant,
Je suis un compagnon charmant
Vraiment !...

Ah ! rendez grâce aux dieux
Qui me conduisent en ces lieux,
Pour vous instruire, jeunes et vieux,
A bien danser un pas joyeux !

LISBETH.

Je ne doute pas, monsieur, que vous ne soyez un rare cavalier ; mais, encore une fois, mon tuteur m'attend et il pourrait s'étonner...

KAUTZ.

De quoi ? fleur d'oranger.... de vous voir en tête-à-tête avec votre futur, avec l'heureux Fritz !...

LISBETH.

Comment ?... vous êtes...

KAUTZ.

Oui, Fritz, monsieur Fritz, l'heureux monsieur Fritz !... Eh bien ! qu'en dites-vous ?...

LISBETH.

Mais... monsieur... je dis... qu'on ne vous attendait que demain !...

KAUTZ.

Je sais ! je sais !... mais il ne faut pas attendre au lendemain pour respirer le parfum des violettes.

LISBETH.

Permettez-moi donc, monsieur, d'aller prévenir mon tuteur !...

KAUTZ.

Oh ! tout à l'heure !... tout à l'heure !... une seule chose à la fois, c'est ma devise !... (Prenant la taille de Lisbeth.) Et d'abord...

LISBETH, se défendant.

Mais, monsieur...

KAUTZ.

Bon !... un futur est presque un fiancé, un fiancé est presque un mari, et un mari...

LISBETH.

Est presque un sot, monsieur, quand il veut prendre de force le baiser qu'on lui refuse.

KAUTZ.

Oh ! oh ! vous avez la repartie vive, fleur de cactus ! mais

Digitized by Google

je ne me décourage pas pour si peu, et au risque d'être un sot... (Il veut embrasser Lisbeth.)

LISBETH, se défendant.

Non pas, s'il vous plaît! vous le serez sans cela !... (Hermann paraît au fond ; il est déguisé en musicien ambulant et porte une guitare sur le dos, il a de grandes moustaches.)

SCÈNE VIII

KAUTZ, LISBETH, HERMANN.

HERMANN.

Pardon, si je vous dérange !...

LISBETH, s'échappant des bras de Kautz.

Ah !...

KAUTZ.

Que nous veut celui-là ?

HERMANN.

Je crains bien d'avoir interrompu un doux tête-à-tête !

KAUTZ.

Alors, tournez-nous les talons et allez vous-en !

LISBETH.

Fi donc !... soyez-le bienvenu, au contraire !... car je vois à votre guitare que vous êtes musicien, et vous ne serez pas de trop pour la fête de demain.

KAUTZ.

Oui, nous avions bien besoin de musique !

HERMANN.

J'ai appris, en effet, qu'on célébrait une fête dans ce village et je suis venu offrir mes services. On sera content de moi, je vous le promets ; car je vous apporte tout un répertoire de chansons et d'airs à danser !...

LISBETH.

Vraiment !... et que chantez-vous ? que jouez-vous?

KAUTZ.

Ce qu'il chante ! le cantique des sept péchés mortels ! ce qu'il joue ! le menuet des bœufs !

HERMANN.

Ou la marche des coquins quand on les étrille ! (A Lisbeth.) Dites-moi la chanson que vous préférez ; je serai heureux de vous donner un échantillon de mon savoir-faire.

KAUTZ.

Pardon ! pardon !... vous oubliez que votre tuteur vous

Digitized by Google

attend, fleur des prés, et comme c'est apparemment pour souper... (Bruit de cloches au loin.)

LISBETH.

Oui, oui, tout à l'heure !...

KAUTZ, à part.

Diable !...

LISBETH, à Hermann.

Entendez-vous là-bas les cloches du soir ? leur son me rend toujours heureuse et calme... je savais autrefois une chanson...

HERMANN.

Que je crois connaître... ma belle enfant !... écoutez !...

KAUTZ, à part.

La peste soit des chansons et des cloches ? (Il s'assied à l'écart.)

LISBETH, à part.

Comme il me regarde !...

HERMANN, s'accompagnant sur la guitare.

COUPLETS.

Quand les cloches du village
Sonnent l'heure du repos,
Ramenant du pâturage
Les bergers et les troupeaux,
Le soldat d'un œil d'envie,
Suit l'oiseau qui vole aux cieux,
Vers la terre où de sa vie
S'écoula le temps joyeux !
Dans le silence
Des froides nuits,
Son cœur s'élance,
Vers son pays !
Au souvenir de ses beaux jours.
Il rêve encore à ses amours !

(Kautz se lève.)

LISBETH, avec émotion.

C'est bien cette chanson ; mais...

HERMANN.

Ne vous souvient-il pas qu'il y a un second couplet ?

KAUTZ.

Alors, dépêchons-nous, que diable ! dépêchons-nous !... (Il se rassied.)

HERMANN.

Quand l'étoile qui scintille
D'un rayon discret et doux,
Avertit la jeune fille
Qu'on l'attend au rendez-vous,

Digitized by Google

Devant l'astre qui se lève,
Le soldat silencieux,
Poursuivant tout bas son rêve,
Sent des pleurs mouiller ses yeux!...
Dans le silence,
Des froides nuits,
Son cœur s'élance
Vers son pays!...
Au souvenir de ses beaux jours,
Il rêve encore à ses amours!

KAUTZ, se relevant.

C'est fini! très-bien! allons souper!...

LISBETH.

Eh de grâce! un moment.

KAUTZ.

Encore!

LISBETH, à Hermann.

Qui vous a appris cette chanson?

HERMANN.

Un compagnon d'armes!...

LISBETH.

Vous avez été soldat?...

HERMANN.

Je quitte le service.

LISBETH.

Et ce compagnon d'armes se nommait?

HERMANN.

Hermann!...

LISBETH.

Ah! Dieu soit loué! il vit encore, n'est-ce pas?

HERMANN.

Assurément.

LISBETH.

Mon cher Hermann!

KAUTZ.

Comment, comment... mon cher Hermann!

LISBETH.

C'est mon cousin, monsieur!

KAUTZ.

Ah bon! le cousin à présent! nous n'en finirons pas! (Il remonte la scène avec humeur.)

LISBETH.

Et pourquoi ne nous écrit-il jamais, monsieur, car il est

Digitized by Google

de ce village... et c'est contre notre... je veux dire contre la volonté de ses parents, qu'il s'est fait soldat. Sa mère le pleure jour et nuit, et son père... tout en jurant de ne lui pardonner jamais, ne manque pas à lire une gazette, pour voir si l'on y parle de lui.

HERMANN, à demi-voix.

Et vous, Lisbeth?

LISBETH.

Vous savez mon nom!... Dieu!...

HERMANN, bas.

Silence!...

LISBETH, baissant la voix.

C'est toi!... c'est vous!...

HERMANN.

Tu ne m'avais donc pas oublié?

LISBETH.

Il le demande.

HERMANN.

Ce que j'ai vu pourtant!...

LISBETH.

C'est votre père qui veut à toute force me faire épouser M. Fritz! voilà ce que c'est de partir, ingrat!... mais rassurez-vous!... j'étais bien résolue à ne pas obéir, et dès qu'il saura...

HERMANN, retenant Lisbeth.

Oh! pas encore!...

LISBETH.

Quoi!... vous voulez?

HERMANN.

Je veux être sûr que mon père m'a pardonné avant de me jeter dans ses bras!...

LISBETH, lui serrant les mains.

Ah!... c'est vous qui serez le roi de la fête, je vous le promets!...

KAUTZ, redescendant vivement la scène.

Hein, quoi! qu'est-ce qu'il y a donc?...

LISBETH.

Il y a que monsieur me donne des nouvelles de mon cousin!... et que j'en suis tout émue.

KAUTZ.

Oui, c'est ce que je vois!...

Digitized by Google

LISBETH.

Entrez toujours, monsieur Fritz! je vous rejoindrai!...

KAUTZ.

Pardon!...

LISBETH.

Vous aimez mieux m'attendre, comme il vous plaira!..

KAUTZ, d'un ton menaçant.

Ah! ça mais...

HERMANN, s'avançant vers Kautz.

Plaît-il?...

KAUTZ, reculant.

Eh bien! quoi?... quoi?...

TRIO.

LISBETH, à part.

Comment cacher ma joie et mon ivresse?
Comment garder ce doux secret?
Dieu nous le rend? plus de tristesse!
Plus de souci! plus de regret!

HERMANN, bas à Lisbeth.

Il faut cacher ta joie et ton ivresse!
Ne trahis pas ce doux secret!
Je vous revois! plus de tristesse!
Plus de souci! plus de regret!

KAUTZ, à part.

Le temps s'enfuit! l'heure nous presse!
Quand le souper sera-t-il prêt?
C'est le seul point qui m'intéresse;
Pour moi le reste est sans attrait!

Mais ce monsieur me déplait et m'agace!
Je veux qu'il parte et me cède la place!
Pour déloger
Ce maudit étranger
Faudra-t-il qu'on le chasse?

(Haut à Hermann.)

Eh! cher monsieur, faites-moi donc la grâce,
D'être plus bref, ou pardieu! l'on vous chasse!

HERMANN.

Je ris de vous, et de votre menace!

KAUTZ.

Soyez plus bref, et quittez-nous la place!

(Hermann et Lisbeth tournent le dos à Kautz, et ne prennent pas garde à lui.)

LISBETH.

C'est lui, mon Dieu! Je vous rends grâce!

Digitized by Google

HERMANN.

Approche donc que je t'embrasse!

KAUTZ.

Quoi! sous mes yeux, le voilà qui l'embrasse!
Ah! c'est montrer, par ma foi, trop d'audace!

HERMANN.

Plus de souci! plus de regret!
Ne trahis pas ce doux secret!

LISBETH.

Comment garder ce doux secret?

KAUTZ, à part.

Voyez cet excès de tendresse!
Le temps s'enfuit et bientôt le jour baisse!
C'est le souper qui m'intéresse!
J'attends que le souper soit prêt!
(Haut à Hermann.)
Il n'est plus temps de rire!
On peut d'un drôle avoir raison!
Je vous ferai mettre en prison!
Faut-il cent fois le dire.

HERMANN.

Vous me ferez mettre en prison!
L'ami! vous perdez la raison.

LISBETH.

La faim lui trouble la raison.

KAUTZ.

On punira votre insolence.

HERMANN.

Morbleu! c'est trop de patience.

LISBETH, à Hermann.

Au nom du ciel, pas d'imprudence!

KAUTZ.

Vous paîrez cher votre impudence!
Monsieur, je ne suis pas un sot!
Je vous le montrerai bientôt!

HERMANN.

Ah! parbleu! je vous prends au mot;
Éclaircissons la chose
Et pour cause!

KAUTZ.

On peut d'un drôle avoir raison;
Je vous ferai mettre en prison!...

HERMANN.

Eh! changez d'air et de chanson,
L'ami! vous perdez la raison!

Digitized by Google

LISBETH.

Ce n'est pas là comme on s'y prend pour plaire.

KAUTZ.

On m'éconduit, la chose est claire.

HERMANN.

Vos compliments reçoivent leur salaire.

KAUTZ.

Je ne me sens pas de colère.

HERMANN, et LISBETH.

Monsieur prétend plaire,
Voyez sa colère!

KAUTZ.

Si je déplais, c'est qu'un autre sait plaire!
La chose est fort claire!

HERMANN et LISBETH.

Ce n'est pas là comme on s'y prend pour plaire!
Comme un amant
Soyez tendre et charmant;
Vous avez tort de vous mettre en colère.
Comme un époux
Ne soyez pas jaloux;
Fi! quelle colère,
Apaisez-vous.
Votre courroux,
Est d'un époux
Triste et jaloux!

KAUTZ.

La chose est fort claire,
Malheur à vous!
Craignez mes coups!
D'un cœur jaloux
Redoutez le courroux!

HERMANN, bas à Lisbeth.

A ce soir!

LISBETH.

A ce soir! (Hermann s'éloigne; Lisbeth lui fait un dernier geste d'adieu, éclate de rire au nez de Kautz, et rentre dans la maison.)

SCÈNE IX

KAUTZ, puis LE BOURGMESTRE et URSULE.

KAUTZ.

Peste! voilà qui en promet de belles à M. Fritz! car enfin, je dois prendre fait et cause pour M. Fritz, puisque j'ai pris sa place!... Tudieu! la belle! il paraît que vous aimez mieux vous laisser embrasser par le premier venu que par votre

Digitized by Google

futur!... et elle me rit au nez encore!... Bien! bien! ces choses-là ne doivent pas se tolérer, dans un village où il y a de l'ordre, et je vais de ce pas prévenir son tuteur... Un instant! cela retarderait encore le souper!... soupons d'abord, nous préviendrons ensuite. (Voyant le bourgmestre et Ursule sortir de la maison.) Ah! ah! voici justement qu'on sort de la maison. (Le bourgmestre a un journal à la main; il s'avance vers Kautz, met ses lunettes et l'examine. Kautz le salue.) Monsieur!

LE BOURGMESTRE, se retournant vers Ursule.

C'est bien lui! je le reconnais!...

KAUTZ, à part.

Bah!...

LE BOURGMESTRE.

Croyez, monsieur, que...

KAUTZ.

Boujour!...

LE BOURGMESTRE.

Oui... Lisbeth nous a dit que vous étiez-là, et quoique je ne vous attendisse que demain, j'ai interrompu la lecture de mon journal pour venir à votre rencontre.

KAUTZ.

C'est un honneur qui...

LE BOURGMESTRE.

Non... c'est tout naturel... et puis j'avais hâte de voir si vous étiez aussi... (Se retournant vers Ursule.) Comment a dit Lisbeth.

URSULE.

Drôle.

LE BOURGMESTRE.

Oui, aussi drôle que le prétendait Lisbeth.

KAUTZ.

Ah!...

LE BOURGMESTRE, se retournant vers Ursule.

Comment le trouves-tu?

URSULE, hochant la tête.

Euh!...

LE BOURGMESTRE.

Enfin! tu auras beau dire, je n'avais que lui sous la main, n'est-ce pas?

URSULE.

Ne pouviez-vous attendre?

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Tu me dis toujours la même chose.

URSULE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LE BOURGMESTRE.

En as-tu un autre à m'offrir?

URSULE.

Non!...

LE BOURGMESTRE.

Eh bien! alors?

KAUTZ, à part.

Est-ce qu'ils me prennent pour une bête curieuse?

LE BOURGMESTRE.

Je vous prie de l'excuser, mon cher monsieur; vous savez, les femmes ont des lubies! cela passera.

KAUTZ.

Espérons-le!...

LE BOURGMESTRE.

Ah çà! pourquoi n'êtes-vous pas venu nous demander à souper...

KAUTZ.

Plaît-il?

LE BOURGMESTRE.

Nous sortons de table.

KAUTZ.

Hein?

LE BOURGMESTRE.

C'est votre faute aussi! il paraît que vous étiez là à bavarder depuis une heure, au lieu de...

KAUTZ.

Ah! vous avez soupé!... oh! mais je parle alors!...

LE BOURGMESTRE.

Qu'est-ce qui vous prend?

KAUTZ.

Ce qui me prend?... il me prend que ce n'était pas moi qui bavardais, pardieu! et que votre fleur de muguet trouvait bon de mugueter, moi présent, monsieur le bourgmestre, avec un musicien ambulant, c'est-à-dire ménétrier, c'est-à-dire pince-corde, c'est-à-dire vagabond; et qu'il lui souriait dans l'oreille, et lui chuchotait dans la figure, par ma foi! et que les baisers étaient de la partie, vive Dieu! et que

Digitized by Google

je ne suis pas homme à servir de passe-port aux amours de ma future, oui !... surtout quand je n'ai pas soupé!... ah!...

URSULE.

Qu'est-ce que vous dites donc?... notre Lisbeth, se laisser embrasser par un vagabond!...

KAUTZ.

Oui!...

URSULE.

Et vous avez le front de nous dire cela en face?

LE BOURGMESTRE.

Du calme! du calme!... (Parcourant son journal.) S'il y a un vagabond dans le pays, le journal nous donnera son signalement.

URSULE.

Je vous dis que vous mentez, moi!...

LE BOURGMESTRE.

Allons!... allons! il fera des excuses à Lisbeth, et tout sera dit!

KAUTZ.

Comment! des excuses, quand j'ai vu...

TRIO.

URSULE, à Kautz.

Non! cela n'est pas, je le nie!
Que parlez-vous de ses amours?
C'est une pure calomnie!
Je n'en crois pas un sot discours;
Son cœur me confiera toujours
Le doux secret de ses amours!

LE BOURGMESTRE, tranquillement.

Vous vous trompez, la chose est sûre,
Votre soupçon lui fait injure!

KAUTZ.

Oui-dà! la belle, je vous jure,
S'égayait fort de mon émoi.
Le drôle embrassait ma future,
Je l'ai vu comme je vous voi.

URSULE.

Non! cela n'est pas; je le nie,
C'est une pure calomnie!

KAUTZ.

Je ne mens pas, et quoiqu'on nie,
Ce n'est pas une calomnie!
On ne s'est pas caché de moi,
Je l'ai vu comme je vous voi!

Digitized by Google

URSULE.

Non cela n'est pas ! je le nie !

KAUTZ.

Eh bien ! qu'elle-même le nie.
Et que ma calomnie,
Soit alors punie.

URSULE,

Son cœur me confiera toujours
Le doux secret de ses amours !

(Pendant la discussion d'Ursule et de Kautz, le bourgmestre s'est assis à l'écart et a déployé son journal.)

LE BOURGMESTRE, à part.

Sanglants combats ! terrible guerre!
A chaque affaire
Mon cœur ému se demande tout bas,
Si le nom d'Hermann ne s'y trouve pas !

KAUTZ, continuant de s'adresser à Ursule.

Suis-je à vos yeux un imbécille ?
Je vous dis que votre pupille
N'a même pas pris garde à moi !

URSULE.

Non ! non ! son âme est innocente et pure.

KAUTZ.

Le drôle embrassait ma future !
Faut-il encore qu'on vous le jure ?
Je l'ai vu comme je vous voi !

URSULE.

Fi donc ! vous vous moquez de moi !

LE BOURGMESTRE, à part.

Mon cœur tout bas se le figure ;
Air martial, haute stature !
Mâle tournure !...

URSULE.

Oui, je le jure,
Son âme est pure ;
Votre imposture
Pour vous ici peut tourner mal.

KAUTZ.

Non, ce n'est pas une imposture,
Et l'aventure,
Pour mon rival,
Morbleu ! pourra tourner fort mal !

LE BOURGMESTRE, à part.

Il reviendra, la chose est sûre,
Ou colonel ou général !

(Ursule rentre dans la maison.)

Digitized by Google

SCÈNE X

KAUTZ, LE BOURGMESTRE. La nuit commence à tomber.

KAUTZ.

Je vous avoue, monsieur le bourgmestre, que je ne comprends pas qu'une administration comme la vôtre...

LE BOURGMESTRE, repliant son journal et se levant.

Ah! vous avez fini!... eh bien?

KAUTZ.

Quoi?

LE BOURGMESTRE.

Ma femme est un peu vive, n'est-ce pas? mais on s'y habitue; vous en verrez bien d'autres... c'est votre faute aussi! vous venez lui conter des sottises...

KAUTZ.

Comment! des sottises! Je vous répète, morbleu! que ma future s'est laissé embrasser par un vagabond!...

LE BOURGMESTRE.

Permettez! a été embrassée par un vagabond, c'est possible; mais s'est laissé embrasser, non! *s'est laissé* comporte la volonté de la personne qu'on embrasse, il faut distinguer! et puis elle avait peut-être des raisons que vous ne connaissez pas; car il n'y a rien de dangereux comme de juger sur les apparences.

KAUTZ.

Eh! mille diables! il n'y a pas d'apparences, il y a....

LE BOURGMESTRE.

Il y a qu'elle aimerait mieux son cousin, comprenez-vous; un méchant garnement, qui est parti malgré moi pour la guerre... un mauvais sujet... un... vous ne le valez pas, c'est vrai! mais au moins, vous n'êtes pas soldat. (S'animant.) Les fonctions civiles, voilà ce que j'aime, moi! et même l'agriculture, ou encore le commerce... mais la vie des camps, monsieur! le métier des armes, la soldatesque effrénée... (Avec fureur.) Ne me répondez pas! ne me répondez pas!...

KAUTZ, à part.

Qu'est-ce qu'il a?

LE BOURGMESTRE, reprenant sa tranquillité.

Voilà pourquoi je vous donne ma fille, je veux dire ma nièce; si je dis ma fille, c'est que je l'aime comme un père! et de cette façon-là vous devenez mon neveu, pour ne pas dire mon gendre!...

Digitized by Google

KAUTZ.

Oui, j'entends! mais ce vagabond?

LE BOURGMESTRE.

Quel vagabond?

KAUTZ.

Eh bien! celui qui...

LE BOURGMESTRE.

Ah! oui!... d'abord d'où savez-vous que c'était un vagabond?

KAUTZ.

Il avait une guitare!

LE BOURGMESTRE.

Ah! il faudra faire attention alors!... A propos, vous ai-je demandé des nouvelles de monsieur votre père?

KAUTZ.

Pas encore.

LE BOURGMESTRE.

Eh bien!... Il a donc la goutte?

KAUTZ.

Il paraît!

LE BOURGMESTRE.

Tant pis! tant pis!... et madame votre mère? toujours un peu?...

KAUTZ.

Oh! dites le mot!...

LE BOURGMESTRE.

Timbrée!

KAUTZ.

Complétement.

LE BOURGMESTRE.

Que voulez-vous?... on se passera d'eux.

KAUTZ.

Voilà!... (Martin, en costume de veilleur de nuit avec un bonnet fourré, un cor et une hallebarde, est entré en scène sans être aperçu de Kautz, ni du bourgmestre. Il est un peu gris.)

SCÈNE XI

LE BOURGMESTRE, KAUTZ, MARTIN.

MARTIN, se parlant à lui-même.

Eh bien! ma femme ne le sait pas!

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE, faisant un bond en arrière et poussant Kautz.

Hein?

KAUTZ.

Holà!...

MARTIN, croisant sa hallebarde.

Qui vive?...

LE BOURGMESTRE.

Tiens! c'est Martin. Je l'avais pris pour le vagabond.

MARTIN.

Ah! c'est monsieur le bourgmestre!

LE BOURGMESTRE.

Comment! mon brave Martin! déjà à ton poste?

MARTIN.

Je n'avais plus de quoi boire.

LE BOURGMESTRE.

Eh bien! je ne le dis pas pour me vanter, mon cher Fritz, mais voilà comme le village est gardé.

KAUTZ.

On peut être tranquille, alors.

LE BOURGMESTRE.

Vous voyez!... Or ça, Martin, nous sommes informés qu'un vagabond rôde aux alentours.

MARTIN.

Un vagabond!

KAUTZ.

Oui!...

LE BOURGMESTRE.

Il est facile à reconnaître, car il a une guitare...

MARTIN.

Une guitare?

KAUTZ.

Oui, et pas un sou dans sa poche.

MARTIN.

Bon!...

LE BOURGMESTRE.

Tu comprends que s'il n'a pas un sou dans sa poche, il s'en procurera nécessairement dans la poche des autres!...

MARTIN.

Oh! le brigand!...

LE BOURGMESTRE.

Si donc tu le rencontres...

Digitized by Google

MARTIN.

Je lui passe ma hallebarde au travers du corps.

KAUTZ.

Oui.

LE BOURGMESTRE.

Non, non!... tu vas trop loin, Martin; tu lui en donneras seulement un grand coup sur la tête, et puis on verra!

MARTIN.

Bien!

LE BOURGMESTRE.

Maintenant, allons nous coucher.

KAUTZ.

Permettez!... je n'ai pas soupé, moi.

LE BOURGMESTRE.

Eh bien! pourquoi ne soupez-vous pas?

KAUTZ.

C'est justement ce que...

LE BOURGMESTRE.

Où logez-vous?

KAUTZ.

Au *Lion d'or*, mais...

LE BOURGMESTRE.

On y soupe très-bien!...

KAUTZ.

Oui, mais...

LE BOURGMESTRE.

Allons! bonsoir! et à demain.

KAUTZ, à part.

Que le diable l'emporte!...

LE BOURGMESTRE.

Toi, Martin, tu m'as bien compris?

MARTIN.

Soyez tranquille! une guitare et pas un sou dans sa poche; il ne faut pas me dire les choses deux fois.

LE BOURGMESTRE.

C'est entendu!... ah! si mon coquin de fils ne s'était pas fait soldat!... enfin!... (Il rentré dans sa maison.)

KAUTZ, suivant le bourgmestre des yeux.

Merci!... merci!... (A part.) Eh bien! il est joli garçon. M. Fritz!... j'ai bien envie de planter-là M. Fritz, la future de M. Fritz, et tout ce qui se rapporte à M. Fritz, moi!...

Digitized by Google

Bah! puisque j'ai commencé, allons jusqu'au bout. Il sera toujours temps de céder la place à l'autre! (Haut) Bonne nuit, Martin, et tâche de marcher droit. (Il entre dans l'hôtellerie.)

SCÈNE XII

MARTIN, puis HERMANN.

MARTIN.

Comment! de marcher droit!... est-ce qu'il croit que je marche de travers?... Il est donc gris! marcher droit!... (Il marche en festonnant.) Voilà!... si encore j'avais bu ma soif, je me rappellerais peut-être... quoi donc?... Ah! oui! le vagabond!... non! autre chose!... Tiens! qu'est-ce que je voulais donc me rappeler?...

HERMANN, rentrant en scène avec sa guitare d'une main et un bouquet de l'autre.

Déposons tout doucement ce bouquet sur l'appui de sa fenêtre et appelons-la avec une chanson!

MARTIN.

Qui vive?

HERMANN, à part.

Aïe!... le veilleur de nuit...

MARTIN.

Une guitare!... c'est bien cela! Au nom de la loi je vous arrête...

HERMANN.

Moi!...

MARTIN.

Ce n'est peut-être pas une guitare que vous avez-là?

HERMANN.

Eh bien?...

MARTIN.

Eh bien! c'est assez clair!... Ah! et puis, les poches?

HERMANN.

Comment! les poches!

MARTIN.

Pas un sou dans les poches. Voilà le signalement!

HERMANN, tirant une pièce d'argent de sa poche.

Oui!... et qu'est-ce que cela, s'il vous plaît?... (Il passe et repasse la pièce devant les yeux de Martin.)

Digitized by Google

MARTIN.

Un thaler!...

HERMANN.

Pour aller boire à ma santé, mon brave, si le cœur vous en dit.

MARTIN, prenant la pièce de monnaie.

Mais, vous n'êtes donc pas le vagabond, alors?

HERMANN.

Parbleu!...

MARTIN.

Dame... faites excuse!... on m'avait dit...

HERMANN.

Oui... bonsoir!...

MARTIN.

Ah! mais non!... il faut venir boire avec moi, maintenant.

HERMANN, à part.

Que le diable!...

MARTIN.

A la *Licorne!*... Voulez-vous?

HERMANN.

Eh bien! marchez devant; j'irai vous rejoindre.

MARTIN.

Ah! vous voulez voir aussi si je marche droit, vous?

HERMANN, entre ses dents.

Il ne s'en ira pas!...

MARTIN, en s'en allant.

Oui, je marche droit!... mais je vous attends au moins...

HERMANN.

C'est convenu!...

MARTIN.

A la *Licorne?*

HERMANN.

Oui!

MARTIN.

Bons bourgeois, dormez! tout est tranquille! (Soufflant dans son cor.) Bouh!... (Il disparaît.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII

HERMANN, KAUTZ.

KAUTZ, paraissant à la fenêtre de l'hôtellerie.

Est-ce que je n'ai pas entendu?...

HERMANN, sans voir Kautz.

Enfin! m'en voilà débarrassé!... plaçons mon bouquet. (Il grimpe sur un banc et dépose son bouquet sur l'appui d'une des fenêtres de la maison du bourgmestre.)

KAUTZ, à part.

Je ne me trompe pas!... c'est mon coquin de tantôt!... qu'est-ce qu'il fait là?... Il accroche des bouquets aux fenêtres, je crois!... attends! attends! puisque maître Martin ne fait pas son métier, je vais me mêler de tes affaires, moi. (Il disparaît.)

HERMANN, redescendant à terre.

Voilà qui est fait! voyons maintenant si elle reconnaîtra le chanteur et la chanson.

SÉRÉNADE.

La terre dort! le jour s'enfuit!
Tout bas, ma voix t'appelle!
Accours dans l'ombre de la nuit
Vers ton amant fidèle!
O cœur charmant qui m'appartiens,
Par tes soupirs, comprends les miens!
Ah! viens!

(Kautz sort de l'hôtellerie, grotesquement affublé en veilleur de nuit; il porte une lanterne, et, en guise de cor, un entonnoir.)

KAUTZ.

Bon bourgeois de cette ville
Dormez! tout est tranquille!

(Il souffle dans son entonnoir.)

Bouh!...

HERMANN, l'apercevant dans l'ombre.

Peste soit du hibou!

KAUTZ, à part,

Est-ce qu'il va rester cloué devant la porte?

HERMANN, reprenant sa chanson.

Tout ce que rêve mon amour,
En son brûlant délire,
Je n'ose t'en parler le jour,
La nuit j'ose le dire!
Parais à mes regards charmés?...

Digitized by Google

KAUTZ, interrompant la chanson d'Hermann.

Qu'on se retire!
Bourgeois! dormez!

(Soufflant dans son entonnoir.)

Bouh!...

HERMANN.

Maudit animal!...

KAUTZ, à part.

Ne dirait-on pas une borne?...

HERMANN, reprenant la chanson.

Parais à mes regards charmés,
O jeune enchanteresse!
Soyez témoins, cieux enflammés,
De notre douce ivresse!

KAUTZ, pendant qu'Hermann chante.

Bons bourgeois, éteignez
Vos feux!... Tout dort!... Dormez!
Bouh!

HERMANN.

Au diable!

KAUTZ.

Qui vive?... êtes-vous un mendiant, pour chanter ainsi sous les fenêtres à des heures indues? Je vous préviens que la mendicité n'est pas permise ici.

HERMANN, à part.

Dieu me pardonne! c'est encore cet intolérable babillard.

KAUTZ.

Allons! haut le pied; détalez, vite! vite!

HERMANN, à part.

Ah! tu te mêles de venir déranger mes sérénades!...

KAUTZ.

M'avez-vous entendu?...

HERMANN.

Oui, oui, je m'en vais!... (à part) mais tu auras bientôt de mes nouvelles. (Il s'éloigne.)

SCÈNE XIV

KAUTZ, puis HERMANN.

KAUTZ, seul.

Vivat!... le voilà parti, la place est à moi! il s'agit de montrer ici ce que vous savez faire, maître Kautz!... Séré-

Digitized by Google

nade pour sérénade !... Il ne sera pas dit que par votre faute, cette jolie rose sera privée de musique.

CHANSON.

Chacun dort, et moi je veille,
D'amour épris ;
Lorsque tout sommeille,
Tuteurs et maris,
Gare aux souris !
Tous les chats sont gris !
Tout dort, et moi je veille !...

Chez soi chacun éteint son feu.
Mais je connais un petit dieu,
Qui souffle sur le mien, morbleu !
Et de souffler se fait un jeu,
Au risque de tout mettre en feu !

HERMANN, rentrant en scène avec le costume de Martin.

Tout est calme !...

KAUTZ, à part.

Ah ! diantre ! voici le vrai garde de nuit !

HERMANN.

Qui vive ?

KAUTZ.

Ami !

HERMANN.

Il n'y a pas d'amis ! A cette heure-ci il n'y a que des vagabonds et des voleurs !...

KAUTZ.

Morbleu ! savez-vous à qui vous parlez.

HERMANN, le saisissant à la gorge.

Et savez-vous vous-même à qui vous avez affaire ?

KAUTZ.

Holà ! vous m'étranglez !...

FINAL.

HERMANN.

Ah ! gueux ! brigand ! voleur ! bandit !

KAUTZ.

Mais écoutez ce qu'on vous dit !

HERMANN.

Ah ! gueux ! brigand ! voleur ! bandit !

KAUTZ.

Lâchez-moi donc, veilleur maudit.

HERMANN.

Tes pareils se font pendre !

Digitized by Google

KAUTZ.

Eh! sans esclandre,
Veuillez m'entendre!

HERMANN.

Non, non! coquin! te voilà pris!

KAUTZ.

Ecoutez-moi! pourquoi ces cris!

HERMANN.

D'un vol c'est là le prix,
Avance ou tu péris!

KAUTZ.

Je n'ai rien pris!
Pourquoi ces cris?
Mon cher monsieur, vous êtes gris.

HERMANN.

Pourquoi rôdais-tu de la sorte,
Dans l'ombre auprès de cette porte?

KAUTZ.

Morbleu! que le diable l'emporte!

HERMANN.

Main-forte! main-forte!

(Il secoue violemment Kautz.)

KAUTZ.

Je meurs d'effroi!
A l'aide!... à moi!...

SCÈNE XV

HERMANN, KAUTZ, LE BOURGMESTRE, URSULE, LISBETH.

(Le bourgmestre, Ursule et Lisbeth paraissent aux fenêtres de la maison de droite.)

LE BOURGMESTRE.

Qu'y a-t-il? pourquoi ce bruit? assassine-t-on quelqu'un?

KAUTZ.

Ah! monsieur le bourgmestre! venez à mon secours!... c'est moi, Kautz... c'est-à-dire, non... Fritz!

LE BOURGMESTRE.

Comment! c'est vous, mon gendre? et que faites-vous là?

KAUTZ.

J'attends qu'il me lâche, pardieu!

Digitized by Google

REPRISE DU FINAL.

C'est un voleur qu'il a cru prendre!
Vous le voyez cet homme est gris!
Voilà la cause de mes cris ;
C'est votre gendre
Qu'il a pris!

LE BOURGMESTRE.

Lâche-le, Martin! c'est mon gendre! c'est-à-dire : mon neveu.

HERMANN.

En êtes-vous bien sûr?

LE BOURGMESTRE.

Quand je te le dis!

URSULE, à part.

C'est ce qu'il faudra voir! (Hermann lâche Kautz.)

KAUTZ.

Ouf!...

LISBETH, trouvant le bouquet d'Hermann sur l'appui de sa fenêtre.

Un bouquet!...

REPRISE DU FINAL.

HERMANN.

Pour un voleur, je l'avais pris!
Je vois que je m'étais mépris!
Mais, par ma foi! j'en suis surpris!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Allons! au lit! jusqu'à demain!
La garde prend sur son chemin
Ce qui lui tombe sous la main!
Allons! au lit! jusqu'à demain!

(Le bourgmestre, Ursule et Lisbeth referment leurs fenêtres; Kautz rentre dans l'auberge. Hermann s'éloigne. Le théâtre reste plongé dans la nuit. Symphonie.)

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

LISBETH, seule.

(Le jour se lève, Lisbeth sort de la maison, le bouquet d'Hermann à la main. Musique à l'orchestre.)

Chères fleurs!... je suis sûre que c'est Hermann qui vous a placées sur ma fenêtre! je l'ai bien entendu qui m'appelait; mais sa mère était avec moi, et je n'ai pas osé lui répondre! qu'il me tarde de le revoir!

COUPLETS.

Fleurs doucement écloses
Par un beau jour,
O cher bouquet de roses,
Présent de l'amour!
Vous en êtes l'emblème
Charmant et doux!
Mais passe-t-il de même
Que vous?
Soyez le présage
D'un bonheur sans nuage;
De notre voyage
Parfumez le cours!
Soyez le gage,
De nos amours!

Le ciel a pour nous plaire
Plus de beauté,
Quand notre front s'éclaire
D'un peu de gaité!
Les verts printemps nous fêtent,
Fiers et joyeux
Des grâces que leur prêtent,
Nos yeux!
Les fleurs semblent dire:
Votre âme en nous respire!
Flattant le délire
Des cœurs enflammés
Leur doux sourire
Nous dit: Aimez!

Digitized by Google

SCÈNE II

LISBETH, HERMANN.

HERMANN, s'approchant tout doucement de Lisbeth.

Chère Lisbeth!

LISBETH, se retournant.

Ah!...

HERMANN.

Je vois que mon bouquet est arrivé à son adresse.

LISBETH.

Je me suis consolée avec vos fleurs, cher Hermann, du déplaisir de ne pouvoir causer avec vous.

HERMANN.

Oui! l'intolérable M. Fritz est encore venu se jeter à la traverse, grotesquement affublé en veilleur de nuit; et il allait te gratifier de ses croassements, en guise de sérénade, quand j'ai eu l'heureuse idée d'endosser moi-même le costume du brave Martin pour venir lui rendre la monnaie de sa pièce.

LISBETH, riant.

Comment, c'était vous?

HERMANN, tirant une lettre de sa poche.

A telles enseignes que j'ai trouvé dans les poches de Martin une lettre que le vieil ivrogne a sans doute oublié de remettre à mon père.

LISBETH, prenant la lettre et la mettant dans sa poche.

C'est bien, je la lui remettrai!

HERMANN.

Sais-tu que je finirai par lui couper les oreilles à ton M. Fritz.

LISBETH.

Pardon! je vous ai déjà dit que ce n'était pas mon M. Fritz, mais celui de mon tuteur.

HERMANN.

Quelle idée a eue là mon père de vouloir te donner à un pareil animal.

LISBETH.

Hélas! il l'a toujours! et sa grande raison est que M. Fritz n'est pas soldat! Pourquoi vous êtes-vous fait soldat, aussi?

HERMANN.

Pour rapporter à ma petite Lisbeth ces grandes mousta-

Digitized by Google

ches qui l'ont empêchée de me reconnaître, et de belles épaulettes d'or, pour me promener avec elle le dimanche, au grand ébahissement de messieurs les bourgeois et de mesdames les bourgeoises.

LISBETH.

Comment? vous êtes donc officier?

HERMANN.

Je me suis assez battu pour cela.

LISBETH.

Et si l'on vous avait tué ! car enfin cela arrive.

HERMANN.

Quelquefois!

LISBETH.

Que serions-nous devenus, ingrat?

HERMANN, la serrant dans ses bras.

Chère enfant!

LISBETH.

Si vous saviez nos inquiétudes! les angoisses de notre mère! le chagrin de mon tuteur.

HERMANN.

Tu crois donc vraiment qu'il m'a pardonné ?

LISBETH.

Oui, mais...

HERMANN.

Eh bien?

LISBETH.

Ah! je ne suis plus aussi tranquille que je l'étais hier ! Il dit maintenant qu'il a donné sa parole à M. Fritz et qu'il ne la lui retirerait pas, quand bien même vous reviendriez général.

HERMANN.

Diable! et tu consentirais ?...

LISBETH.

Oh! jamais! vous le savez bien! mais nous serons bien avancés si je ne veux pas être à M. Fritz et si mon tuteur ne veut pas me donner à vous.

HERMANN.

Écoute! il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de supprimer M. Fritz.

LISBETH.

Comment! le supprimer?

Digitized by Google

HERMANN.

Oui, oui, un petit coup de sabre et l'affaire est faite!

LISBETH.

Quelle horreur!

HERMANN.

Aimes-tu mieux devenir madame Fritz?

LISBETH.

Non! mais j'aime mieux éloigner M. Fritz par des moyens doux que d'en venir tout de suite à vos petits coups de sabre.

HERMANN.

Que veux-tu faire?

LISBETH.

Reposez-vous sur moi! j'ai mon projet...

HERMANN.

Et, en attendant, je serai condamné à voir M. Fritz...

LISBETH.

Ah! vous serez condamné à faire tout ce que j'ordonnerai, monsieur.

HERMANN.

Mais...

LISBETH, lui mettant la main sur la bouche.

Je le veux! entendez-vous! je le veux!... vous n'avez donc pas appris à obéir dans l'état militaire?

KAUTZ, paraissant à la fenêtre de l'hôtellerie.

Oh! oh!...

HERMANN, après avoir embrassé la main de Lisbeth.

Du moment que tu le veux, je n'ai plus rien à dire.

LISBETH.

A la bonne heure!...

HERMANN.

Mais à une condition, c'est que ma petite Lisbeth gardera pour M. Fritz ce vilain *vous* que je ne reconnais pas, et qu'elle me rendra ce joli *tu* qu'elle semble avoir oublié.

LISBETH, souriant.

C'est qu'on en perd l'habitude! Enfin, tu vas...

HERMANN, passant un bras autour de la taille de Lisbeth.

Ah! vois-tu, comme c'est gentil!

LISBETH.

Oui; tu vas...

Digitized by Google

HERMANN, embrassant Lisbeth.

Avoue que c'est plus gentil!

LISBETH, se dégageant des bras d'Hermann.

Mais écoute-moi donc!

HERMANN, entourant de son autre bras la taille de Lisbeth.

Oui! oui! (Ils remontent la scène tout en causant à voix basse.)

KAUTZ, toujours à la fenêtre.

Pour le coup, l'affaire de M. Fritz est claire. Saint Cupidon! quel roucoulement! voyons! voyons! c'est à moi de défendre les intérêts de M. Fritz jusqu'à ce qu'il puisse les défendre lui-même! effarouchons nos tourtereaux par une entrée rapide et imprévue! (Il disparait de la fenêtre.)

LISBETH, à Hermann au fond de la scène.

C'est convenu!

HERMANN.

J'obéis aveuglément.

LISBETH.

A bientôt!

HERMANN.

A bientôt! (Il sort.)

SCÈNE III

LISBETH, KAUTZ.

LISBETH, redescendant la scène.

Il s'agit maintenant d'insinuer adroitement à M. Fritz l'envie de s'en aller.

KAUTZ, sortant de l'hôtellerie.

Ah! ah! je vous y prends encore!... (Regardant autour de lui. Tiens! il est parti!

LISBETH.

A qui en avez-vous?

KAUTZ.

Vous me le demandez?... Corne de bœuf! je vous conseille de faire l'innocente après ce que je viens de voir et d'entendre!

LISBETH.

Qu'avez-vous entendu?

KAUTZ.

Tout un clapotement de tu et de baisers qui ne demandent pas de commentaires, par ma foi!

Digitized by Google

LISBETH.

Alors, vous savez à quoi vous en tenir?

KAUTZ.

Oui-dà, je le sais! et de reste!

LISBETH.

Eh bien! allez-vous-en!

KAUTZ.

Plaît-il?

LISBETH.

Allez-vous-en!

KAUTZ.

Ah! c'est ainsi que vous le prenez, fleur de virginité! Eh bien! je reste, entendez-vous! et je vous épouse à la barbe de votre croque-notes! tant pis pour lui!

LISBETH.

Pardon, monsieur Fritz! mais vous ne songez pas que c'est tant pis pour vous?

KAUTZ.

Comment cela, rose d'amour?

LISBETH.

Vous voulez épouser une femme malgré elle et vous lui demandez en quoi cela peut vous porter préjudice?

KAUTZ.

Oh! oh! voilà une ingénuité qui donne à réfléchir.

LISBETH.

Songez-y!

KAUTZ.

Eh bien, je me moque de cela, morbleu! libre à vous de chanter des duos avec votre vagabond! je me charge d'en faire la musique.

LISBETH.

Oui!

KAUTZ.

Oui!

LISBETH.

Alors je vois bien qu'il faudra s'en tenir au moyen dont il me parlait tout à l'heure.

KAUTZ.

Quel moyen?

Digitized by Google

LISBETH.

Mon Dieu! c'est tout simplement de...

KAUTZ.

De ?...

LISBETH.

Vous supprimer!

KAUTZ.

Hein ?

LISBETH.

Avec un petit coup de sabre !

KAUTZ.

Un petit coup de sabre !...

LISBETH.

Qu'en dites-vous ?

KAUTZ.

Je dis que je ne veux pas être supprimé, mille diables ! en voici bien d'une autre !... supprimé !... (Le bourgmestre et Ursule sortent de la maison de droite.)

SCÈNE IV

LE BOURGMESTRE, URSULE, KAUTZ, LISBETH.

LE BOURGMESTRE.

Ah ! vous voilà, mes enfants ! enchanté de...

KAUTZ.

Parbleu ! monsieur le bourgmestre, vous arrivez à propos, je...

LE BOURGMESTRE.

Pardon ! laissez-moi achever ma phrase, je vous en prie. Enchanté de vous trouver ensemble. (Kautz va pour parler ; le bourgmestre élève la voix pour l'en empêcher.) Car... j'en conclus que la nuit a porté conseil à ma chère Lisbeth et qu'elle a pris enfin la louable résolution...

KAUTZ.

De me supprimer, oui, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

Comment ? qu'est-ce qu'il dit ?

URSULE.

Encore quelque mensonge, probablement.

KAUTZ.

Pardon ! chaste et puissante dame ! votre innocente pupille est là pour dire si je mens.

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE, à Lisbeth.

Tu veux supprimer M. Fritz?

LISBETH.

Je vous prie de ne pas m'interroger, mon cher oncle; dans une demi-heure, je vous dirai tout.

KAUTZ.

Et moi, corbleu! je ne veux pas attendre une demi-heure, pour dire que ma future était ici, tout à l'heure, avec le vagabond d'hier, et que les privautés recommençaient de plus belle, et que tout en roucoulant, caquetant et se tutoyant, on complotait de me supprimer, à coups de sabre, tout simplement.

LE BOURGMESTRE.

Oh! oh! voici qui devient grave! Ce vagabond a donc un sabre?

KAUTZ.

Parbleu! il a été soldat.

LE BOURGMESTRE, s'animant jusqu'à la fureur.

Soldat! il a été soldat!... Tu as parlé à un soldat! Tu as roucoulé avec un soldat! Ne me réponds pas! ne me réponds pas!

URSULE.

Eh! ne voyez-vous pas que Lisbeth n'a pu lui parler que pour lui demander des nouvelles de notre Hermann? Qui sait? il nous en apporte peut-être!... Ah! Dieu! s'il était vrai?...

LISBETH.

Patience, vous dis-je! vous le verrez tout à l'heure.

KAUTZ.

C'est bon! qu'il vienne!.., je l'attends!

LE BOURGMESTRE.

C'est cela! attendons-le!... Aussi bien voici de la musique qui nous arrive! pas d'explication pendant la musique, je vous en prie; il sera temps après. (Martin entre, suivi de bourgeois, de paysans et de jeunes filles portant des bouquets.)

SCÈNE V

LE BOURGMESTRE, URSULE, KAUTZ, LISBETH, MARTIN, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

En cet heureux jour,
Agréez notre hommage,

Digitized by Google

De cet heureux jour
Nous fêtons le retour!
Gardez votre amour
Sous les glaces de l'âge!
Comme au premier jour
Dieu bénit votre amour!

(Les jeunes filles offrent des fleurs au bourgmestre et à Ursule.)

Que cet humble hommage,
Pour tous deux soit le gage
Des vœux qu'en ce jour
A formés notre amour!
Fêtons ce beau jour
De plaisir et d'amour!

LE BOURGMESTRE, très-ému.

Mes amis... mes enfants!...

MARTIN.

Chut! (Le bourgmestre se tait.) Au nom de tous et au nom de tous nos cœurs, laissez-moi vous offrir nos vœux les plus sincères. Que ce jour se renouvelle encore bien souvent et qu'il nous donne le bonheur que vous méritez si bien! Excusez, en faveur de notre amour, ce peu de paroles.

LE BOURGMESTRE.

Mes enfants!... mes amis!...

MARTIN.

Chut!... Je ne puis en dire davantage.

LE BOURGMESTRE, à Martin.

Est-ce fini?

MARTIN.

Oui!

LE BOURGMESTRE.

Merci, mes amis! mes bons amis! mon cœur, croyez-le bien, n'est pas insensible au témoignage d'un dévoûment dont vos bouquets sont l'image, et qui me paye avec usure des faibles efforts que j'ai pu faire pour votre bonheur, et dont je reçois en ce jour une récompense qui m'en est une nouvelle preuve!

LE CHŒUR.

Vive M. le bourgmestre! vive M. le bourgmestre!

LE BOURGMESTRE.

Merci! merci!

KAUTZ, à part.

Oui, c'est touchant!

MARTIN.

Ah!...

Digitized by Google

LE BOURGMESTRE.

Quoi !

MARTIN.

J'ai retrouvé la chose !

LE BOURGMESTRE.

Quelle chose ?

MARTIN.

Pour laquelle j'étais venu ici : c'était encore pour une lettre.

LE BOURGMESTRE.

Quelle lettre ?...

MARTIN.

Une lettre pour vous !

LE BOURGMESTRE.

Eh bien ! donne-la-moi !...

MARTIN, se grattant l'oreille.

Ah ! voilà !... c'est que....

LISBETH, tirant la lettre de sa poche.

C'est que vous l'avez perdue, n'est-ce pas ? Heureusement, je l'ai trouvée.

MARTIN.

Bah !...

LE BOURGMESTRE.

Et tu ne me la donnais pas ?

LISBETH, lui donnant la lettre.

Excusez-moi, cher oncle, je l'avais oubliée.

MARTIN, se retournant vers le chœur.

Ah ! vous voyez bien qu'il n'y a pas que moi ! non !... mais...

LE BOURGMESTRE, décachetant la lettre et mettant ses lunettes.

Vous permettez, mes amis ?

LE CHŒUR.

Comment donc ?

LE BOURGMESTRE, parcourant la lettre des yeux.

Hein ?... quoi !... ah ! bah !... mais alors... (Otant ses lunettes.) Martin !

MARTIN.

M. le bourgmestre ?...

LE BOURGMESTRE, lui montrant Kautz.

Arrête-moi cet homme-là !...

Digitized by Google

KAUTZ.

Plait-il ?

MARTIN, prenant Kautz au collet.

Je le tiens !

URSULE.

Qu'y a-t-il donc ?

LE BOURGMESTRE, lui donnant la lettre.

Il y a, ma chère amie, que c'est un faux Fritz et que le père du vrai Fritz m'annonce que son fils s'est enfui de la maison paternelle de peur d'être marié !

KAUTZ.

Aïe !...

MARTIN.

Ne bougeons pas !

LISBETH.

Je respire !...

LE BOURGMESTRE, à Kautz.

Et vous avez osé dire...

KAUTZ.

Moi ! je n'ai rien dit ! que je sois grillé vif si j'ai dit quelque chose ! (Montrant Martin.) C'est lui qui a tout dit ! Il m'a appelé Fritz ! je l'ai cru sur parole ! mais je me rappelle bien à présent que je suis Kautz, le pauvre colporteur Kautz !... Fritz !... moi !... pas Fritz !...

LE BOURGMESTRE.

Et moi qui l'avais reconnu ! Voilà un dangereux coquin !

URSULE.

Avez-vous lu le post-scriptum ?

LE BOURGMESTRE.

Non !

URSULE.

« J'apprends à l'instant même que mon fils s'est fait soldat. »

LE BOURGMESTRE, furieux.

Soldat ! encore un soldat !... mais je n'entendrai donc parler que de soldats !... Ne me répondez pas !... (Hermann, en habit d'officier, entre en scène et s'approche tout doucement du bourgmestre.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, HERMANN.

HERMANN, mettant un genou en terre.

En voici un, cher père, qui vient vous demander sa grâce !... la lui refuserez-vous ?

Digitized by Google

URSULE.

Dieu !...

LE BOURGMESTRE.

Comment ?... toi !...

LE CHŒUR.

Lui !

MARTIN, lâchant Kautz pour joindre les mains.

Ciel !

KAUTZ, à part.

Sauve qui peut ! (Il s'esquive et entre dans l'hôtellerie.)

LE BOURGMESTRE, après avoir remis ses lunettes.

Oui ! oui ! (Relevant Hermann et l'embrassant.) Embrasse-moi, mon garçon, et embrasse ta mère !

URSULE, serrant Hermann dans ses bras.

Cher enfant !...

LISBETH.

Eh bien ! que dites-vous de mon vagabond ?

LE BOURGMESTRE.

Ah ! petite sournoise ! (A Hermann.) Es-tu général, au moins ?

HERMANN.

Pas encore !

LE BOURGMESTRE.

Tu le seras !... Ah ! ah ! je l'avais bien dit, moi, qu'il serait général !... (A Martin.) Je ne l'avais pas dit ?

MARTIN.

Si fait !... mais je n'étais pas là.

LE BOURGMESTRE.

Hurra ! mes amis ! hurra pour notre général !

LE CHŒUR.

Hurra ! hurra !

URSULE.

Vous ne refuserez plus de lui donner Lisbeth, j'espère !

LE BOURGMESTRE.

Non ! non ! je la lui donne en faveur de ses épaulettes. (Regardant autour de lui.) Mais... je ne vois plus l'autre !...

MARTIN.

Ah ! le brigand ! il a profité de mon émotion pour s'échapper. (Kautz rentre en scène avec son premier costume de colporteur et sa balle sur le dos.)

KAUTZ.

Achetez !... achetez !... Voici le bon marché ! des bagues

Digitized by Google

pour les jolies filles!... des pipes pour les beaux garçons!... une paire de lunettes pour vous, M. le bourgmestre!...

LE BOURGMESTRE.

Impudent coquin!...

MARTIN, prêt à saisir Kautz.

Faut-il?...

FINAL.

HERMANN, au bourgmestre.

Pardonnez-lui! c'est la prière
D'un fils que votre amour bénit!
Loin de nos cœurs toute colère
Quand le destin nous réunit!

URSULE.

O jour d'ivresse! jour de fête!
J'oublie enfin ce long tourment!

LISBETH.

Après la nuit et la tempête,
L'air est plus pur et le ciel plus charmant!

HERMANN.

Plus de soucis! plus de nuage!
L'enfant prodigue est de retour!
Loin des combats, loin de l'orage,
Le ciel me rend à votre amour!

KAUTZ.

Ah! chers messieurs, la marchandise,
Seule permise,
C'est la vérité!
Je suis confus de ma sottise!
Rien ne vaut pour la qualité...
Quoi?... la solide vérité!

LE CHOEUR s'adressant à Hermann et à Lisbeth.

Quand vous serez glacés par l'âge,
Sachez comme eux aimer encor!
Amour béni, c'est ton ouvrage,
Tu fis pour eux ta chaîne d'or!

FIN

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

Digitized by Google C. 100235 [285]